



P. –V. PIOBB



LE TEMPLE INCONNU
... où l'amour renaît

1917



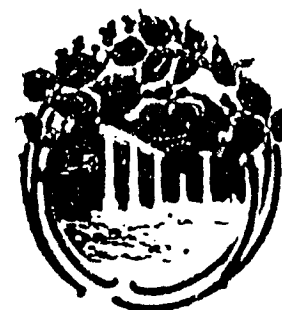
P. V. PIOBB



Le 2
8

LE TEMPLE INCONNU

... où l'amour renaît.



ILLUSTRÉ PAR
CLAUDE MARC

ÉDITIONS MARCEL PAGÉ
16, RUE FÉLIX-ZIEM, PARIS



MÊME COLLECTION



Léon CHANCEREL

LA CHANSON DES DIX JOURS

Illustrée par
André GALLAND
et Claude MARC

1 vol. 3 fr. 50

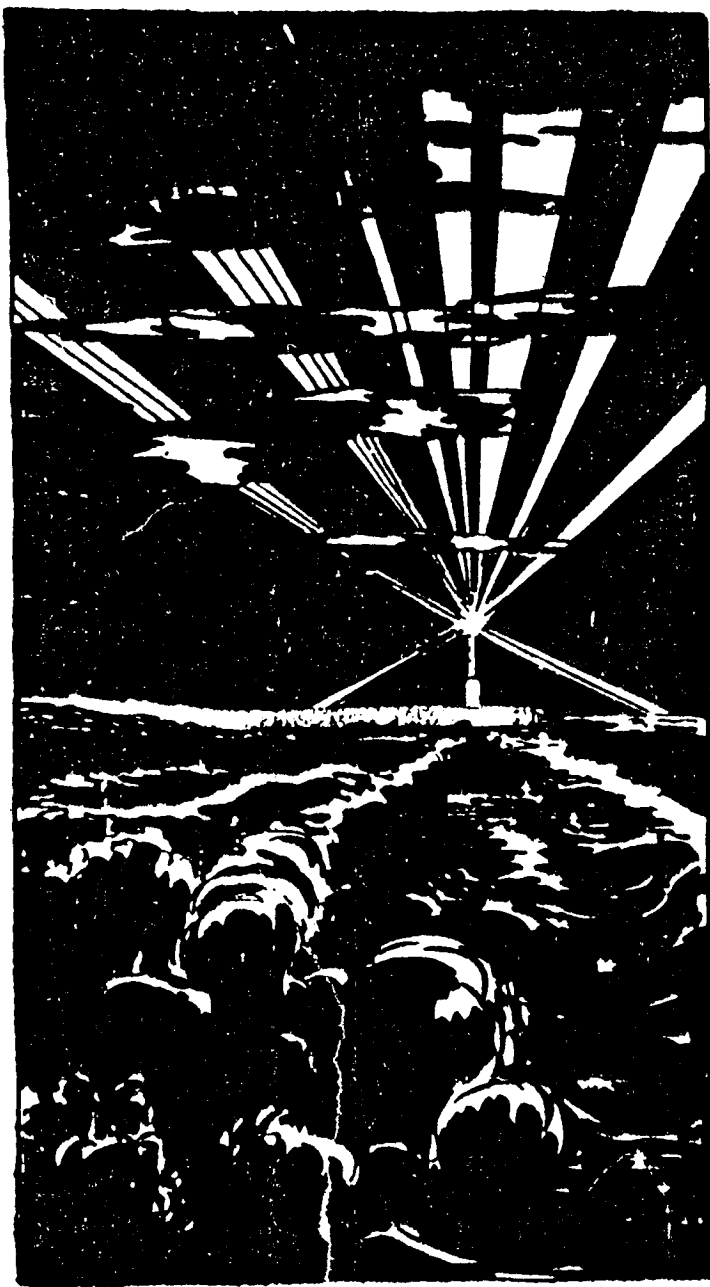
LES CONSOLATIONS



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 18 NOVEMBRE 1917

ÉDITIONS
MARCEL PAGÉ
16, RUE FÉLIX-ZIEM
PARIS

*Tous droits de reproduction, de traduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.*





Dans une région déserte, éloignée des habitations, écartée des routes, ignorée des hommes, se trouve un petit promontoire qui, de ses rochers abrupts, domine la mer.

A ses pieds viennent mourir en soupirant faiblement les flots bleus de la Méditerranée et l'écume des vagues lentes éclabousse de perles le porphyre rouge du cap dentelé. En arrière, vers la terre, c'est l'inextricable fouillis d'une brousse sauvage où les lianes enchevêtrent les arbustes entassés : là vivent, tapis sous la basse futaie, sans crainte des chasseurs, et le monde insouciant des oiseaux qui piaille de branche en branche, et la foule des insectes inlassablement occupée à une besogne destructrice, et le peuple des reptiles qui rampe tortueusement entre les herbages, et les familles de grosses bêtes qui se frayent des chemins par leur force et leur poids.

Sur le plateau de ce promontoire s'élèvent quelques colonnes vétustes. Leur fûts grâciles, couronnés de chapiteaux ébréchés, s'alignent dans le ciel clair et se profilent en sombre parmi le poudrolement d'or du soleil ardent.

Les guides usuels de la contrée méconnaissent ces ruines, les savants fureteurs ne les ont pas encore découvertes, et les touristes curieux et iconoclastes ne les visitent jamais. Nul ne sait ce qu'elles furent. Un temple sans doute, un modeste sanctuaire, élevé en l'adoration de quelque dieu particulier par le soin pieux des civilisations anciennes.

Mais qui peut dire quel temple et de quel dieu ?

Les myrtes et les lentisques ont envahi de leur verdure sombre le péristyle jadis élégant. Les asphodèles se dressent rigides et sèches à la place où furent naguère les parvis. Les immortelles fleurissent dans les cannelures des colonnes écroulées, dans les moulures des architraves démolies, dans les reliefs des sculptures ébréchées.

Qui adorait-on là ?

Ces pierres, ravagées par les ans barbares, pourraient le dire. Elles se souviennent des sacrifices et des rites, elles se rappellent les théories sacrées qui évoluaient autour d'elles. Mais elles gardent leur secret et leur mystère. Et les rayons du soleil qui strient largement par les entreco-

lonnes la petite nef informe et dévastée, ces rayons qui furent pourtant témoins des fêtes et des enthousiasmes, qui vibrèrent au chant des hymnes, qui se parfumèrent aux émanations des encens, ces rayons implacables et éternels, ne projettent plus maintenant que des ombres muettes.

Le calme règne silencieux et profond sur ce temple inconnu, — le calme de l'isolement et de l'oubli.

Et la mer vaste de la Méditerranée s'étend au loin, jusqu'à l'horizon, uniformément azurée.

Or, un jour, un homme se dirigea vers ce temple.

C'était un voyageur solitaire qui venait des pays étrangers. Il s'avancait dans la brousse vierge en suivant tortueusement les pistes ébauchées des animaux sauvages. Sa démarche était assurée et hardie, mais sans hâte. Il contournait les ronces, il dénouait les lianes, il fendait le feuillage des arbustes, il enjambait les roches et péniblement, opiniâtrement il progressait. Il allait vers l'inconnu des ruines comme poussé par une volonté supérieure, à travers cette région inexplorée, sans regarder derrière lui, sans s'inquiéter s'il pouvait s'égarer.

Savait-il lui-même où il allait ?

Son visage, sans rides profondes, pouvait dans

la pleine lumière, passer pour encore jeune. Mais ses tempes grisonnaient, sa tête s'inclinait sur sa poitrine — et son regard se voilait de reflets mélancoliques. Pourtant ses lèvres calmes n'attestaient aucune douleur.

Les hommes eussent dit de lui qu'il était dans la force de l'âge, assagi par la vie, mûri par les années. Mais ces paroles banales ne signifient-elles pas que maintes choses étaient mortes en lui ?

Il avait vécu les périodes tumultueuses de la jeunesse et s'était évertué à escalader les hauteurs inaccessibles de l'idéal : il avait essayé de réaliser ses rêves, d'acquérir le bonheur suprême par la pleine satisfaction de ses aspirations. Mais le destin l'avait durement projeté sur la terre, en renversant d'un seul coup les montagnes d'efforts qu'il avait entassées.

Alors, changeant de voie, il s'était mis à poursuivre un but plus simple : il avait cru entrevoir le bonheur humain, celui que tout homme aperçoit une fois sur sa route ; il s'était appliqué à l'atteindre, avait pensé même le réaliser un moment, — quand l'objet de ce bonheur avait disparu mettant entre eux deux un obstacle infranchissable, — une sorte de fleuve immense qu'il ne pouvait traverser, n'en ayant pas les moyens. Et il était demeuré solitaire sur la rive, déçu, désespéré.

Oui, quelque chose était mort en cet homme.

Sa démarche lente reflétait l'implacabilité du destin.

Il allait, sans nulle curiosité, vers le temple en ruines.

Il allait portant en lui-même les ruines de tout un passé.





II

Il atteignit le plateau du promontoire. Il examina un instant l'horizon vide, puis se mit à considérer les restes du sanctuaire.

Son regard suivit doucement les lignes des colonnes et s'accrocha au détail des chapiteaux. Se portant ensuite vers le sol, il délimita idéalement la quadrilatère qu'avait occupé le temple. Enfin, il parcourut rapidement la broussaille parsemée de débris d'architecture.

Un soupir s'étouffa dans la poitrine du voyageur, — soupir inconscient provoqué par l'écroulement d'un magnifique édifice laborieusement construit.

Mais ce soupir l'amena à humer l'air parfumé par les senteurs sauvages des myrtes, des lentisques et des immortelles. Sur ce passé ruiné,

la nature invaincue restaurait une vie nouvelle, désordonnée mais puissante. Il goûta la sensation. Et aussitôt il perçut le contraste entre son odorat et sa vue. Ce contraste s'augmenta encore quand il se mit à explorer le temple.

Les ruines ne sont pas tristes : ce sont les démolitions qui provoquent un serrement de cœur. Il en est des choses mortes comme de toute mort. Quand on assiste à la minute même de l'effondrement, l'âme s'émue du déchirement soudain qui s'opère en elle : il y a séparation violente des habitudes acquises et conflit entre les notions usuelles ; le présent entre brusquement dans le passé ; l'inattendu du fait surprend et empoigne. Quand on arrive quelque temps après seulement, on se reporte malgré soi par la pensée à l'événement et on en revit, quoique d'une façon moins forte, les affres tragiques ; — d'ailleurs les circonstances extérieures en sont toujours actuelles et narrent encore les détails de la mort. Mais plus tard, le temps a fait son œuvre.

Le temps est l'arme suprême de la nature : il lui sert à prendre sa revanche. Avec lui, les fleurs croissent sur les tombes, les décombres des démolitions s'effritent en poussière et se mélangent au sol verdoyant. Seul demeure ce qui doit demeurer : un souvenir, un pan de mur, mais émoussé, mais épuré en somme, et souvent enguirlandé de rameaux fleuris. Et ces

vestiges forment un symbole, car le temps efface tout, — hormis les symboles.

Il en est ainsi de nos affections. Mortes en nous par un coup du destin, elles survivent cependant symboliquement dans le souvenir des heures douces qu'elles nous occasionnèrent. Et de même que d'un citoyen mort la foule oublie les écarts du caractère pour ne se rappeler que la noblesse de l'âme, de même il ne demeure en nous des êtres aimés que le meilleur.

Du reste, la haine ne s'arrête-t-elle pas au tombeau, tandis que l'amour lui survit ?

Un temple c'est une idée rendue concrète par la pierre. Le temps ne peut rien contre une idée, il ne peut que la voiler un instant aux hommes ; mais tôt ou tard, elle ressuscitera identique et complète. Les murailles d'un temple s'écroulent, les colonnes s'abattent et s'émiettent, les sculptures s'émoussent ; le dieu qu'on adorait là est-il mort ? Aucunement. Un dieu, personnification suprême d'une idée supérieure, ne peut mourir ; il demeure parfois longtemps insoupçonné, puis tout d'un coup il renaît : il a changé de nom et de visage, mais il est toujours le même.

La déesse antique de l'amour a disparu quand sombrèrent les civilisations méditerranéennes. Mais aux peuples septentrionaux, rudes et barbares, les adeptes méditerranéens d'un culte nouveau, s'imposèrent-ils pas un dieu dont les

préceptes étendaient l'affection à l'humanité toute entière?

Un amour mort en nous est un dieu personnel dont notre âme fut le temple. De ce temple, il ne reste que quelque colonnes aux chapiteaux écornés ; et le temps a encombré les parvis et la nef de toute une végétation nouvelle qui fleurit et embaume malgré nous.

Les ruines ne sont pas tristes, elles sont doucement évocatrices. Elles sont les cicatrices grandioses des contrées où la civilisation passa.

Et, en parcourant lentement ce temple inconnu, le voyageur soupirait de plus en plus à mesure qu'il retrouvait en lui, par réflexe, les ruines de son amour mort.

Est-il dans notre âme quelque chose de continuellement actuel? Notre souvenir le plus cher demeure-t-il toujours présent? Hélas! non. Tout en nous évolue dans un flux et un reflux perpétuel. Le souvenir se retire un instant de la pensée pour revenir ensuite à la moindre évocation. Nous n'avons pas un souvenir, mais des souvenirs successifs ; et la mémoire est un océan qui a ses tempêtes naufrageantes et ses marées inégales.

Or il faut à nos sentiments le ferment précurseur d'une sensation pour se développer. Il faut à l'amour que le désir le précède, il faut au souvenir une impression qui l'évoque.

Maintenant c'est fait. Le voyageur soupire, il

se souvient. Il ne reconstruit pas au milieu des brousses le temple architectural, il essaye de réédifier dans le chaos de son âme le monument du bonheur passé. Il se laisse aller doucement au gré du courant qui l'emporte, un instant, vers une époque où son être avait cru trouver le calme de l'union parfaite.

Il ne voit plus rien. Il pense, il rêve.





III

Mais cependant sur le plateau du promontoire, un nouvel être humain est apparu.
Une femme.

Svelte et gracile, dans la plénitude de sa beauté, son corps se cambrait dans la clarté ambiante ; en ses yeux graves se reflétaient les flots de la mer et parini ses cheveux d'or, la brise caressante se jouait en faisant voler des frisettes.

Surprise, elle-même, de trouver un homme en cet endroit désert, elle s'arrêta et se mit à le considérer fixement.

Le rêveur sortit de son rêve.

Il se retourna, vit la jeune femme et s'écria :
— Vous !

Et aussitôt son cœur se mit à battre plus vite, son regard se voila un instant et il se demanda si son rêve ne continuait pas.

Elle, c'était elle, — celle à qui il pensait !

Quel est donc le mystère du destin ? Dans quelle trame subtile ne nous enchevêtre-t-il pas ? On dirait que les moindres de nos actes ont une répercussion lointaine, et que le passé n'est jamais complètement mort. On dirait que le destin nous épie sans cesse et qu'il ressuscite soudain, au moment le plus inattendu, les vestiges des actions anciennes. Les rets invisibles dans lesquels il nous enlace, se resserrent tout d'un coup et brusquement nous remettent en présence de ce qui pouvait nous sembler disparu.

Certes il y a de l'éternité divine en nous.

L'âme du voyageur s'illumina d'espoir.

— Vous ! s'écria-t-il encore.

Et il s'avança vers la femme.

Celle-ci l'accueillit la main tendue, la lèvre souriante.

— Comment pouvais-je jamais espérer vous revoir ? dit-il d'une voix profonde et douce. Comment se fait-il aussi que je vous retrouve maintenant, et ici ?

Elle sourit toujours et ne répondit pas. Mais sa main garda la sienne précieusement.

— Depuis le jour fatal, continua-t-il, où vous m'avez quitté, depuis que vous avez rompu le lien qui nous unissait et qu'entre nous vous avez mis une distance si grande qu'elle était infranchissable, j'erre désespéré à travers le monde. J'avais désappris à vivre sans vous et tout me

semble insolite. Je vais, je vais toujours sans intérêt, sans but. La vie est pour moi la solitude dans une nuit infinie.

« Pourquoi suis-je ici? je ne pourrais le dire. J'ai trouvé sous mes pas un sentier peu battu, je m'y suis engagé sans savoir où il me mènerait. Peut-être est-ce mon horreur des hommes qui m'a poussé à entrer dans cette brousse vierge, peut-être aussi est-ce l'âpre senteur des myrtes et des lentisques qui m'a attiré. Ou n'est-ce pas plutôt le sens confus de mon destin, la prescience irréfléchie que j'allais vous rencontrer?

« Mais vous, vous qui, sans doute, êtes une heureuse dans la vie, vous que rien en ces lieux écartés n'intéresse, que je sache, pourquoi êtes-vous venue?

Son sourire s'élargit, ses lèvres s'entr'ouvrirent et elle répondit :

— Je voguais à l'aventure dans un canot rapide, goûtant le charme d'une promenade sur la mer par ce temps calme, lorsqu'un petit accident survint au moteur et m'obligea à relâcher au rivage pour procéder à la réparation nécessaire. Mes matelots y pourvoient en ce moment dans la petite anse au bas du promontoire qu'on ne voit point d'ici et où mon canot est mouillé. J'ai aperçu d'en bas ces ruines : elles m'ont paru curieuses à visiter et je suis montée. C'est simple

— C'est étrange. Il a donc fallu une fantaisie

incohérente de la part de chacun de nous pour que nous nous retrouvions!

— Oh! reprit-elle malicieuse, le diable s'en est bien mêlé aussi, car sans l'accident de machine...

— Je bénis cet accident, repartit vivement le voyageur : je vois là le doigt d'une Providence qui avait fixé notre rencontre. Songez donc : nous ne devons plus nous revoir, vous y étiez résolue et les circonstances vous ont jusqu'ici donné raison. Mais remarquez qu'aujourd'hui les circonstances vous ont trahie : ce sont elles qui nous ont amenés, sans que nous le voulions, dans le même endroit. Le regrettez-vous?

Un nuage léger voila le regard de la jeune femme.

— Puis-je faire, dit-elle lentement, que je ne vous connaisse pas? Puis-je ne pas me souvenir que je vous ai aimé et que je fus vôtre? Je ne devais pas et je ne voulais pas vous revoir. Or je vous retrouve sans que ma volonté y soit pour rien : je suis donc parfaitement innocente d'un événement fortuit. Je n'ai pas à vous repousser, pas plus que je ne peux effacer totalement en mon âme un passé qui pourtant est lointain. Alors je ne regrette rien. Je vous vois sans déplaisir dans le moment présent et j'évoque en même temps ce qui est mort en nous. La sensation est douce, — plus douce même que ne fut le passé.

Ils gardèrent le silence et se mirent à marcher côte à côte, sans hâte, à travers la nef du temple

ruiné. Ils tenaient la tête basse, comme courbés sous la volonté du destin. Chacun d'eux réfléchissait.

Autour d'eux, dans la nature, c'était le calme. Le soleil éclatant remplissait l'atmosphère d'une lumière pure. La brise passait doucement agitant à peine le sommet des broussailles. La mer s'étalait unie et déserte.

Nul bruit. Les hôtes du hallier étaient invisibles et silencieux.

La soudaineté imprévue de la rencontre surprenait l'âme de chacun de ces deux anciens amants. Depuis leur séparation, ils s'étaient, en somme, habitués réciproquement à leur vie nouvelle. Elle avait décidé de ne jamais plus le rencontrer. Il s'était persuadé qu'il ne la verrait jamais plus.

Et voilà pourtant que, de nouveau, ils marchaient côte à côte sur ce terrain inégal, parsemé des débris du temple écroulé.

En eux, c'était le désordre confus des souvenirs chaotiques et des sensations imprécises. Ils pensaient, mais ils n'auraient pu dire à quoi. Ils étaient troublés, mais ils ne savaient pas pourquoi.

La chute dans la réalité, même heureuse, laisse toujours la raison étourdie.



IV

Ils rencontrèrent, dans leur marche inconsciente et muette, un motif d'architecture gisant à terre qui avait peut-être été quelque statue de forme humaine et qui maintenant, abîmé, mutilé, n'était plus qu'un gros bloc de pierre à demi enfoui dans le sol.

— Asseyons-nous, dit le voyageur.

Une colonne portait une ombre propice. Ils s'installèrent, ayant en face d'eux la mer immense.

Lui, se tint dans une attitude courbée, les coudes sur les genoux, le regard vers la terre.

Elle, à une faible distance, croisait les jambes en se renversant un peu en arrière pour s'appuyer contre un relief de la pierre, et le fixait avec un intérêt tranquille.

Après des années de séparation, elle le retrouvait toujours beau, toujours fort, toujours élégant,



mais les traits plus accusés, un peu amaigris et durcis, les gestes plus nets, plus volontaires. Ce n'était pas un autre homme : ses mains fines et soignées comme son profil de médaille au front haut, au nez correctement aquilin avaient bien la même expression que jadis ; seulement parfois son index se levait brusquement avec autorité ; sa moustache que naguère il portait harmonieusement longue, dissimulant la bouche et se relevant légèrement vers les pointes, était maintenant coupée au ras des lèvres, et l'on distinguait les commissures tirées par le bas, près d'un soupçon de ride sur la joue ; puis au clignement de l'œil une patte d'oie qui n'existait pas ; et, enfin, sur la chevelure brune, toujours abondante, des fils d'argent. Vieilli, il avait vieilli ! Oh ! pas beaucoup, à peine ; mais pourtant assez pour n'être plus le même.

Il gardait toujours le silence : trop de souvenirs lui refluait au cœur pour pouvoir parler.

Cette femme, comme il l'avait aimée ! Quand il l'avait rencontrée pour la première fois dans cette fête tumultueuse, au milieu de l'ivresse des lumières, de la musique et des fleurs, parmi les danses et la gaieté, il avait été à elle tout droit, sans hésiter. Ses yeux d'azur éclairaient sa figure jeune et fraîche, son sourire heureux s'épanouissait franchement, ses cheveux fous l'auréolaient d'un or ténu. Elle lui était apparue comme un

être de rêve, précieux et rare. Aucune femme, jusqu'alors, ne lui avait semblé aussi belle. Se rappelait-il seulement la robe qu'elle portait? Il ne se souvenait que d'un étonnement, dès les premières mesures de la danse qui les emporta : son corps l'avait surpris par sa souplesse gracile et le parfum qui s'en exhalait l'avait quelque peu grisé.

Après la danse, il l'avait saluée correctement en la reconduisant vers son groupe de parents et d'amis. Et il s'était éloigné tout heureux d'avoir un instant enlacé et respiré une si belle fille.

Son cœur se croyait occupé ailleurs et pour lui elle n'était alors qu'une belle fille, — un peu mieux qu'une statue parce que vivante, mais dont la plastique n'émeut pas davantage. Et il était persuadé qu'il n'avait ressenti auprès d'elle qu'un charme esthétique.

Mais pourquoi eut-il longtemps la hantise, en se réveillant le matin, de ce corps étrangement souple et de son parfum mystérieux? Pourquoi eut-il un subit coup au cœur lorsque, quelques mois après, il la rencontra sur cette plage mondaine où, les pieds nus et la robe relevée, elle taquinait la marée montante? Pourquoi, alors, la chair blanche qu'il entrevoyait lui suscita-t-elle un désir soudain? Et pourquoi aussi le reconnut-elle, sans façon, avec une sorte de bonne et vieille camaraderie?

Par la suite, elle lui avait expliqué que, dans le bal, elle l'avait remarqué et s'était sentie poussée vers lui.

Sans s'en douter, peu à peu, il lui avait fait une cour assidue, — et pourtant il avait simplement cru être aimable. lui faire plaisir ; mais la cour ce n'est que cela : les imperceptibles efforts vers une intimité toujours plus grande.

De sorte qu'un beau soir, alors qu'ils étaient isolés, elle était tombée dans ses bras et que leur premier baiser, avait été bouche contre bouche, une étreinte où tout leur amour latent s'était exprimé.

Il l'avait épousée, et ç'avait été pis. L'amour alors s'était épanoui au contact de la chair. La folie de la passion s'était emparée de lui. La griserie des sens s'était déchaînée en elle. Ils avaient été des amants éperdus! Elle lui prodiguait son corps souple, il s'imbibait de son parfum!

Ce furent des années de joie, où les jours étaient d'amour et les nuits de passion.

Mais il y eut un après. Il y a toujours un après — terrible. On a beau se verrouiller contre le malheur, il guette derrière la porte et quand l'heure du destin sonne, il entre implacable.

Il vint un moment où ces amants ne purent plus s'aimer. Lequel? Qu'importe! Le moment est toujours le même : que ce soit celui où la lassitude survient, mettant peu à peu entre les

deux êtres unis autant de distance qu'il y en avait le jour où ils ne se connaissaient pas, — que ce soit celui où se remarque l'évolution des caractères, si bien qu'insensiblement on finit par se tourner le dos, quand on ne se déteste pas, — que ce soit celui où l'on s'aperçoit que l'amour, qui est tout dans la vie psychique, n'est qu'un accessoire dans la vie sociale et que chacun est obligé de subir des contraintes qui imposent la séparation : — c'est la minute difficile qui tue l'amour.

Les baisers sont des étreintes intimes qui, si longues qu'elles soient, n'ont jamais qu'un temps. Les lèvres les plus ardentes doivent néanmoins se séparer. Les amants les plus épris finissent par se désunir. Pourquoi récriminer ? Les étoiles elles-mêmes n'ont que des conjonctions rapides.

Il fallut donc se quitter. On ne pouvait plus vivre ensemble. Ils n'étaient pas las l'un de l'autre, ils s'accordaient si bien qu'ils ne se seraient jamais haï ; — mais les exigences de la vie leur imposèrent la séparation.

Ce ne fut certes pas lui qui la voulut. Au contraire : en présence des difficultés, il se disposa à la lutte, il affirma sa confiance en ses forces et assura de la victoire. Ce fut elle qui plia sous le poids de la destinée. Elle, qui pourtant n'avait pas épargné ses soins pour enchevêtrer les liens qui unissaient leurs âmes ; elle, qui paraissait ne rien voir au delà du bonheur de son amant !

Mais elle eut peur de gâcher un amour aussi beau, elle préféra le tuer net. C'était une sorte de suicide.

Aimait-elle réellement ? — Oui, avait-elle aimé ?

A ce moment même où ses sensations lui revenaient, il se posait encore cette question. Quand il se remémorait leurs années de folie, d'enivrement, de joies, qu'il se représentait son amante pâmée dans un baiser suprême, il ne doutait pas : elle l'avait aimé. Mais quand il songeait aux circonstances mêmes de leur séparation, qu'il la revoyait dans son souvenir si sage, si calme, quoique triste assurément — il se demandait si vraiment elle avait eu pour lui de l'amour.

Et elle était partie. Et il ne l'avait plus revue.

Il savait qu'elle avait résolu de ne jamais plus le rencontrer.

D'un seul coup, leur amour s'était écroulé. D'un seul coup, il se trouvait seul, abandonné, — n'ayant plus aucune raison de vivre !

Pourtant la fatalité les avait, de nouveau, mis en présence.

Elle était maintenant à côté de lui, assise sur ce tronçon de sculpture, dans ce coin du monde ignoré et solitaire, au milieu des ruines de ce temple inconnu.





V

It qu'êtes-vous devenue ? demanda-t-il, parlant enfin, pour conclure à haute voix le monde de pensées qui l'obsédait.

— Les années passent, mon ami, et peut-on dire comment elles sont remplies ? Ce qui nous paraît, sur le moment d'une importance primordiale n'est, plus tard, qu'un fait banal, indigne d'attention. Une seule chose compte : l'expérience que nous acquérons chaque jour, le reste n'est qu'accessoire. Avec le temps, j'ai appris à réfléchir : je vois le monde comme une vaste horloge dont le mécanisme est rempli d'une infinité de rouages et dont les aiguilles marquent les moments de l'éternité. Nous sommes, — chacun, — un minuscule rouage ; nous n'avons de rapport qu'avec les engrenages voisins ; nous ne savons pas à quelle besogne nous servons. Nous croyons être le centre de l'Univers et que toutes les roues qui nous touchent ne tournent

que pour nous ; nous vivons de cette illusion ; et de tous les actes que nous accomplissons bien peu nous profitent. Nous sommes les travailleurs inconscients du grand œuvre de Dieu.

« Qu'ai-je fait depuis que je vous ai quitté ? A vrai dire, je ne sais. J'ai changé, voilà tout. J'ai évolué, si vous voulez que j'emploie des mots qui consolent les savants de leur impuissance à expliquer.

« Ai-je seulement été heureuse ? Je le crois et je le crains, car vous voudriez sans doute que je n'aie eu de bonheur qu'avec vous. Mais qui dira jamais les mystères des joies que l'on éprouve ?

« Ainsi vous, — vous en êtes convaincu, je le sais, et je n'aurais pas besoin de le dire —, je vous ai aimé. Je vous ai aimé autant que l'on peut aimer, avec mon âme toute entière et ma chair complète. Je vous ai aimé de cœur et de sens. J'ai été vôtre absolument. Et ma vie à vos côtés s'est écoulée doucement dans un rêve calme.

« L'autre... l'ai-je aimé ? Poser une telle question, c'est présupposer une réponse négative : l'amour ne doute pas, il affirme. Pourtant, tout compte fait, je n'ai nullement été malheureuse.

— Ceci prouve, voyez-vous, repartit mélancoliquement le voyageur, que vous n'avez jamais fait qu'entrevoir le bonheur, — aussi bien lors de notre vie commune que, depuis, dans votre nouvelle existence.

« Mais, au fond, y a-t-il un bonheur ? N'est-ce

pas une chimère enfantée par nos imprécises aspirations vers l'infini? n'est-ce pas l'amorce fallacieuse qui hâte notre course à la mort?

« Chacun se passionne et chacun s' imagine qu'il sera heureux dans sa passion satisfaite. Cependant l'âme n'a que, de loin en loin, quelques misérables joies, passagères et rapides! Ceux qui prétendent s'en contenter sont des orgueilleux de médiocrité en rébellion contre la Nature!

« Nous titubons comme des gens ivres sur la route où nous sommes lancés, nous buttons contre maints obstacles, nous tombons, nous nous relevons et ne trouvons jamais le calme, absolu, éternel dans le jeu normal de toutes les facultés.

« Nous évoluons, vous avez dit le mot : c'est-à-dire nous nous transformons constamment, mais nous ne savons pas pourquoi.

« En réalité, nous peinons et nous souffrons!

Le voyageur se tut dans un geste évasif; et aussitôt ses bras retombèrent sur ses genoux avec accablement. La jeune femme se pencha, lui prit les mains et lui dit avec compassion en le regardant dans les yeux :

— Combien vous avez dû être malheureux, mon ami, pour parler ainsi!



VI

Il ne l'avait pas encore détaillée. Comme elle lui tenait les mains dans un geste affectueusement consolateur, il chercha sur son visage à lire la transformation de son âme.

Elle était, pour ainsi dire, pareille. C'était le même ovale de la figure, sans une ride, — les mêmes yeux clairs, légèrement rieurs, — les mêmes lèvres souriantes et douces, — les mêmes cheveux dorés et vaporeux.

Pourtant elle était différente, elle aussi. Et il ne pouvait s'empêcher de penser qu'un autre avait embrassé ces yeux, ces lèvres, ces cheveux, — que cette taille s'était cambrée sous d'autres étreintes, — que ces bras s'étaient livrés à d'autres enlacements.

Non, ce n'était plus la même femme. Celle qu'il avait tant aimée avait disparu : elle se trou-

vait dans le passé, dans ce domaine où la mémoire seule a le pouvoir d'évoquer les faits.

Elle comprit ses pensées et dit :

— J'ai changé, n'est-ce pas ?

Il n'osa pas répondre. A quoi eût servi de préférer une galanterie quelconque ?

Il délivra ses mains et soupira.

L'homme qu'il était maintenant n'avait de commun avec celui qu'il avait été jadis que le fond même du caractère. Se reconnaissait-il le droit d'incriminer son prochain d'avoir changé de son côté ?

La jeune femme sentit le besoin d'être consolatrice. C'est le rôle féminin de panser les blessures de l'âme et du corps, et toute amante qui n'est pas un peu mère ne sait pas être amante.

— Abandonnons le passé, dit-elle d'une voix entraînante. Peut-être, ainsi que vous l'exprimiez tout à l'heure, n'avons-nous pas goûté le vrai bonheur : souvenons-nous seulement que nous avons cru être heureux, et c'est le principal. Aucun nuage ne viendra donc ternir un souvenir si beau. Si plus tard des heures difficiles et mornes sont survenues, pardons-en la mémoire. J'ai changé, vous avez changé : nous sommes deux nouveaux amis qui viennent de se rencontrer. Nous avons, pour consolider notre amitié, mieux que ce naturel instinct qui nous sert, lors de chaque première rencontre, à distinguer les affi-

nités : nous savons qui nous sommes, — nous nous connaissons déjà.

« Vous est-il arrivé de retrouver dans la vie, après une vingtaine d'années, un ami de collège ? Vous n'avez rien de commun, semble-t-il : chacun de vous a suivi une carrière différente, eu des joies et des peines diverses ; et vos âmes sont sans doute très dissemblables. Mais pourtant la sympathie renaît vite entre vous : ce n'est plus celle de naguère, faites d'amusements identiques et de rêveries analogues, mais c'en est une autre fondée sur ce que vous savez bien qui vous êtes et que vous vous connaissez en somme. Vous êtes-vous jamais plaint de ne pouvoir revenir en arrière et avoir avec cet ami la même amitié qu'autrefois ? Il eût fallu pour cela réendosser la tunique d'uniforme et se rasseoir sur les bancs du lycée. C'est une pensée qui ne vient à personne.

« Il en est ainsi de nous deux. Nous ne pouvons réendosser la tunique ! Mais notre nouvelle amitié n'en peut être que plus forte de ce que jadis nous avons été unis.

Il sourit, un peu tristement, mais il sourit.

A cette minute, la brise douce frappait ses narines d'un parfum étrange. C'était, mêlée à l'odeur des myrtes, des lentisques et des immortelles, de chauds effluves embaumés. C'était le parfum de son corps ! Ce parfum qui l'avait surpris, puis grisé, quand il avait dansé la pre-



mière fois avec elle. De ce qu'il se fondait dans les senteurs sauvages, le charme mystérieux prenait une allure nouvelle. C'était comme un leit-motive dans une mélodie différente.

Il demeura immobile, silencieux, goûtant la sensation.

Sur la mer cependant le soleil s'inclinait. Son disque énorme et pourpre se reflétait sur les flots calmes par une large trainée enflammée. L'air s'embaumait légèrement d'or sombre. Les chapiteaux ébréchés des colonnes s'allumaient par dessous de larges lucurs de cuivre. Les myrtes et les lentisques rougeoyaient en leurs cimes. Et les ombres des ruines s'allongeaient immenses sur la nef dévastée.

La jeune femme contemplait intéressée la transformation de la nature. Les rayons solaires, la frappant de trois quarts, accentuaient la couleur de ses cheveux, animaient son regard, rehaussaient son teint.

Qu'elle était belle ainsi ! Son corps cambré sur des reins moulés dans une jupe collante, une cheville nerveuse dépassant le bas de la robe et agitant un pied délicat, la gorge droite et le col dégagé !

Il la retrouvait. C'était toujours la même femme sculpturale, dont les poses naturellement élégantes et les gestes spontanément harmonieux provoquaient l'admiration respectueuse. Mais elle avait maintenant un soupçon de décision dans

son allure, un épanouissement général d'énergie et de force, qu'il ne lui avait jamais connus.

Elle était là, à côté de lui, franchement, délibérément, maîtresse d'elle-même, regardant tranquille le coucher du soleil avec une conscience parfaite de son charme et de sa beauté, et une sorte de sérénité insouciant des effets produits.

Véritablement, elle dominait.

Mais déjà le disque solaire touchait le bord des flots. La traînée lumineuse s'élargissait sur la mer et bientôt empourprait l'horizon tout entier. Puis soudain, la féerie s'atténua. Les chapiteaux des colonnes passèrent au rouge-brun, les myrtes et les lentisques s'épaissirent d'ombre. Et enfin, comme l'atmosphère devenait opaline près de la terre tandis que le ciel demeurait clair, le disque énorme et vermillon plongea lentement, fatalement, diminua peu à peu, se morcela, s'amincit, jeta une dernière flamme, — et disparut.

Alors il sembla que dans la nature un mystère s'était accompli. Les choses immobiles et muettes prirent un air grave, solennel. Elles ne projetaient plus d'ombre et se détachaient les unes des autres comme si elles n'avaient aucun rapport entre elles.

C'était l'heure du crépuscule où chaque âme se replie sur elle-même.

Inconsciemment, la jeune femme laissa échapper un faible soupir.

— On est bien ici, fit-elle.

Mais lui ne répliqua pas. Depuis un instant il se sentait extériorisé en quelque sorte et ne communiait plus avec la réalité; sa sensibilité s'était atténuée et pourtant sa conscience était complète.

Ainsi la voix de son interlocutrice résonnait lointaine et ouatée: elle lui parut un appel venant d'une région nouvelle et différente.

Que se passait-il en lui? Il n'aurait su le dire. Il n'avait assurément aucun sentiment bien défini — peut-être même aucun sentiment du tout, ni même de pensée. Cependant il fit un effort de volonté pour se ressaisir. Il se leva brusquement et s'avança vers la jeune femme.

Il lui prit la main dans un geste doux pour l'entraîner.

Elle se dressa également, obéissant avec une docilité gracieuse à l'invite aimable.





VII



ous ne connaissez pas ces ruines, dit-il.

— J'en savais l'existence, répondit-elle. Mais l'endroit ne se visite pas d'ordinaire ; et personne n'est entraîné à y venir. C'est un coin charmant, admirablement bien situé. Y avait-il jadis une ville ?

— Je ne crois pas. Ces vestiges doivent être ceux d'un temple isolé, probablement un lieu de pèlerinage.

— C'était à coup sûr un temple splendide, si l'on en juge par l'élégance des sculptures.

— En effet. J'ai quelque peu examiné les ruines avant de vous rencontrer et je suis arrivé à la même conclusion. Ceux qui l'ont construit n'ont certainement épargné ni leur peine ni leur argent. Le style des colonnes, des chapiteaux et du fronton est ionique et très pur. L'architecte

de ce temple était un homme de goût. Il est rare de trouver un édifice semblable loin des cités.

— Ce ne devait pas être un monument bien grand.

— Les temples de l'antiquité étaient généralement assez petits : on ne priait guère en commun et les sacrifices se faisaient au dehors, dans l'enceinte sacrée au delà des colonnes.

— Mais à quelle divinité a-t-il été consacré ?

— A première vue, on ne peut répondre. Ce qui paraît évident c'est que l'architecte s'est montré particulièrement scrupuleux d'un certain symbolisme. Les colonnes sont au nombre de seize : il n'en reste guère que sept debout, cinq sur l'aile gauche et deux en angle droit sur la façade d'entrée. Mais ce nombre de seize, autant que je puis me souvenir de mes lectures, a un sens symbolique. D'ailleurs, en l'espèce, la position de ces seize colonnes du péristyle est telle qu'on en voit quatre en regardant l'entrée et le derrière, et six en regardant chaque aile. Ces nombres de quatre et de six ont leur signification particulière.

• C'est un indice, mais insuffisant pour révéler la divinité du lieu. Malheureusement la statue qui devait se trouver derrière l'autel est brisée et méconnaissable. Elle nous a servi de banc tout à l'heure ; et n'est-ce pas une chose profondément attristante qu'une image jadis vénérée

ne soit maintenant plus propre qu'au repos de deux passants égarés?

« Ce morceau de marbre cylindrique est son piédestal. Il n'y a aucun bas-relief ni aucune inscription.

— Si, dit la jeune femme, il y a là quelque chose : une lettre ou un signe gravé.

Elle montrait sur la pierre un hiéroglyphe, dessiné profondément en creux, qui avait bravé l'injure des temps.

C'était une ligne droite et horizontale, surmontée d'une autre ligne parallèle, divisée en deux tronçons que reliait un demi-cercle tracé vers le haut.

— Attendez, dit le voyageur, je crois bien connaître ce signe. J'ai eu, dans ma jeunesse, un professeur de cosmographie qui s'amusa à nous montrer au tableau les signes du Zodiaque. Tout est donc utile dans la vie. C'est le signe de la Balance.

— Mais, ajouta-t-il d'une voix plus basse comme se parlant à lui-même, si sur ce piédestal est gravé le signe de la Balance, c'est que la divinité qu'on adorait ici était Vénus, puisque la planète comme la déesse ont un rapport avec ce signe. Et alors ce temple c'est... il n'y a pas à en douter, c'est un temple de l'amour!

— Un temple de l'amour! s'écria la jeune femme.

— Oui. Et ruiné, lamentablement détruit, si

bien qu'il ne reste plus qu'un faible indice du dieu tant évoqué, tant adoré. Dire que, dans ce lieu, des amants naguère sont venus, enlacés, se jurer une fidélité éternelle au pied de cette idole qui gît là, devant nous, informe et défigurée! Dire qu'heureux et gais, les pèlerins d'amour, alignés en théorie, ont gravi ce promontoire, se sont répandus entre ces colonnes, ont chanté, ont dansé, ont manifesté les transports de leur joie débordante par les rites faciles d'une religion agréable! Dire qu'ici l'on s'est aimé!

« Et que reste-t-il de ce temple magnifique, de ce monument merveilleusement artistique qui devait faire l'admiration des fidèles? Quelques pierres qui ont échappé aux attaques des ans, au ravage féroce des éléments déchainés, au dédain insouciant des hommes qui ont déserté ces parages!

« Malheur à nous! nous édifions laborieusement des œuvres splendides, nous y employons nos matériaux les plus résistants, nous y mettons tout notre art, nous y consacrons notre vie entière et la ruine et la mort effacent d'un seul coup le fruit de nos efforts!

« Où sont tous les encens, toutes les fleurs et les offrandes que jadis en ce temple les adeptes présentaient à la déesse?

« Où est la déesse elle-même?

Et le voyageur baissa la tête, tristement accablé.

La jeune femme se rapprocha de lui, mit sa main gentiment sur son épaule :

— Cette déesse, dit-elle, était celle de l'amour. On peut sans doute ne plus l'adorer, mais inconsciemment on la vénère toujours.

« Voyez le temps n'a pu effacer le symbole même de l'amour. Son temple est ruiné, certes, son image est brisée ; mais les ruines qui persistent sont encore belles. Les indifférents ne visitent pas l'endroit consacré ; mais un couple qui fut amant est venu aujourd'hui évoquer la déesse de l'amour !

Elle prit le bras de son ami et l'entraîna à pas recueillis vers la place plus nette où avait été le péristyle.

A ce moment s'étendait le crépuscule violacé des soirs de printemps ; la nature prenait un aspect imprécis et dégageait un charme mystérieux.

Ils allaient ensemble, autour du temple, l'âme déjà plus confiante, l'esprit plus libre, l'allure plus dégagée.

Hé quoi ! les dieux disparus font-ils encore des miracles ?



VIII

Ainsi, disait la jeune femme, nous voici tous deux, après des années de séparation, bras dessus bras dessous, comme jadis. Ne vous figurez-vous pas que nous vivons toujours le temps passé, que nous avons eu une petite bouderie et que nous ne sommes pas encore bien raccommodés ?

— Hélas ! répondit le voyageur, le temps passé ne peut revenir. Et nous n'avons pas eu de bouderie. Nous sommes deux amis, — deux bons amis — qui se retrouvent, enchantés de voir qu'ils s'estiment toujours, qu'ils se comprennent toujours, mais qui se savent désormais séparés par la vie. N'importe ! je goûte, comme vous, la douceur du moment. Tout à l'heure, sans doute, il faudra nous séparer et qui sait, alors, quand nous nous rencontrerons

Elle s'arrêta, mais ne lâcha pas son bras.

— Pourquoi nous séparer? dit-elle d'une voix brève. La nuit vient, vous n'allez pas vous engager dans cette broussaille pour regagner un gîte problématique. Vous allez partir avec moi dans mon canot

— C'est impossible, et vous le savez bien. Nous ne pouvons arriver ensemble à la ville.

— Je suis libre, fit-elle simplement.

Ce fut lui qui lâcha son bras dans un mouvement de stupéfaction.

— Libre! reprit-il, complètement libre?

— Complètement.

— Veuve? Divorcée?

— Veuve.

— Ah! fit-il songeur et il passa la main sur son front comme pour remettre de l'ordre dans ses pensées.

Il reprit son bras et continua à déambuler en silence.

Quelle tentation! Quiconque, en retrouvant libre une femme jadis aimée, n'a pas eu, une seconde, l'idée de l'enlever vivement dans une étreinte brusque, n'a jamais réellement aimé cette femme : il n'aimait qu'un rêve. Mais lui n'avait pas aimé son rêve et toutes les cellules de son être éprouvèrent une commotion violente quand il entendit ce mot : libre.

Il lui fallut plusieurs minutes pour se rendre

à la raison. Elle se trouvait libre, assurément ; mais était-il sage de s'abandonner ainsi à une impression superficielle, purement cérébrale en somme? Car il n'ignorait pas que le lien se renouerait. Et quel lien! tristement lâche, effiloché n'ayant plus la vigueur de la nouveauté. Non, on ne ressuscite pas un amour.

Pendant qu'il se taisait, la jeune femme souriait, l'air mutin, les yeux baissés. Devinait-elle ce qui se passait en lui? A coup sûr, car l'intuition féminine dépasse en pénétration la raison la plus forte dans les choses de l'amour.

Un soupçon de coquetterie modifia son attitude. Ce fut le je ne sais quoi qui transforme la femme la plus immatérielle, quand elle se sent désirée. Car la coquetterie est le moyen féminin pour attirer : c'est l'inconsciente provocation qui doit enhardir les timidités.

Mais ce ne fut qu'un soupçon, instinctif ; à cette minute, elle ne savait pas elle-même si cette aventure que le hasard seul avait provoquée pouvait avoir une suite et elle craignait, au lendemain d'une folie, de trouver des désillusions gâchant des souvenirs trop beaux. Le désir d'un homme n'est pas l'amour ; malheureusement ce n'est que le lendemain qu'on peut le reconnaître — et c'est ce fait qui a créé la retenue et la décence.

Comme il ne parlait toujours pas, elle reprit :

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver

veuve? Il est curieux que cette nouvelle ne soit pas parvenue jusqu'à vous.

— J'ai vécu comme un isolé au milieu du monde. Je ne suis au courant de rien.

— Je sais que vous avez parcouru la terre sans vous fixer nulle part comme à la recherche d'un coin où vous puissiez rencontrer le repos. J'ai eu assez souvent de vos nouvelles pour pouvoir me faire une idée de votre existence durant ces dernières années. Tandis que vous ne vous inquiétiez plus de moi, je m'intéressais toujours à vous.

— Je vivais de souvenirs, fit-il d'une voix basse et profonde.

— Vous êtes, mon ami, de ceux qui se complaisent dans leur douleur. Certes, il faut conserver pieusement le souvenir ; il faut vénérer, déifier même, si l'on veut, comme dans l'antiquité, les disparus ; mais il est illogique de vivre uniquement avec eux. Nous nous trouvons dans le présent et nous sommes des candidats à l'avenir. Nous devons vivre l'heure qui s'écoule, en songeant à celle qui vient. Le passé, c'est l'histoire : il ne nous apprend qu'à vivre le présent ; et c'est avec le présent que nous faisons l'avenir. Rien n'est plus beau que le culte du souvenir ; mais ce n'est qu'un culte, c'est-à-dire un rite salutaire et juste qui ne doit pas gêner notre vie actuelle, — au contraire.

— Qu'auriez-vous voulu que je fasse, alors ? que je me marie de nouveau ?

— Le mariage est-il la seule chose qu'un homme puisse envisager dans la vie ? L'homme est un citoyen avant tout. C'est une vérité qui, je crois, a été trop souvent négligée par nos derniers littérateurs ; ceux-ci n'ont voulu voir dans l'être humain que le cœur : ils ont oublié le cerveau. L'homme a un rôle social à jouer où son cerveau doit le guider ; la femme en a un aussi, mais c'est le cœur qui doit la conduire. Aimer n'est pas tout dans la vie : c'en est, je vous l'accorde, la chose la plus intéressante, mais non unique. Savoir vivre consiste à mettre l'amour en sa véritable place, sans le négliger — loin de là, — à s'en servir comme du levier le plus puissant qu'il soit pour renverser les obstacles de la route.

— Vous êtes stoïcien ! vous, l'amoureuse éperdue de naguère, vous professez maintenant une philosophie inaccessible !

« Mais faites-vous la part des circonstances ? Croyez-vous qu'il soit possible de s'abstraire complètement de l'ambiance ?

« L'époque est quelque peu confuse : elle n'a pas d'aspirations nettement définies. Chacun vit un peu pour soi, perdant de vue que tout être humain appartient à une famille, à un pays, à la société en général. On pense volontiers à ses droits et rarement à ses devoirs.

« J'ai agi comme tant d'autres : je me suis replié sur moi-même. Mais, du moins, mon

égoïsme n'a pas eu la forme agressive de celui de beaucoup de nos contemporains : ce fut un égoïsme passif, — une tour éburnéenne, peuplée de votre image, décorée de nos souvenirs, que j'ai promenade à travers le monde par dérivatif pour mon activité physique !

La philosophie chez l'être humain est toute de surface. L'homme n'agit que rarement en conformité avec ses théories. C'est le cœur, disait-on jadis, qui le conduit plutôt que la raison. Aussi, la jeune femme, malgré tout le stoïcisme qu'elle semblait prôner, ne pouvait s'empêcher de savoir un gré infini à ce malheureux voyageur d'avoir ainsi conservé au plus profond de son âme la dévotion d'un amour dont elle avait été l'objet. Elle était émue de tant de fidélité. Et elle eût été profondément blessée s'il en avait été autrement.

Sans proférer une parole, elle se serra contre lui du bras passé sous le sien et étreignit doucement sa main. Les gestes sont toujours plus éloquents que le langage : elle exprimait ainsi sa reconnaissance, — son véritable sentiment.

— Mais, dit-elle alors d'une voix un peu blanche, votre existence n'est pas terminée. Nous voici, de nouveau réunis. Notre amitié est maintenant là pour vous soutenir.

— Hélas ! répondit-il amèrement, ce ne sera jamais que de l'amitié. Or l'amitié n'est qu'un

moyen et non un but. Nous n'avons pas assez de différence d'âge pour être simplement amis ; entre les deux sexes l'amitié n'existe qu'à la condition que les existences de chacun soient séparées nettement : il faut une distance énorme d'âge ou bien aimer chacun ailleurs. Sinon...

— Sinon...

— L'amitié devient amoureuse.

— Ah ! fit-elle évasivement comme une personne qui n'apprend rien.

Elle sentit confusément, alors, qu'entre eux deux se livrait une bataille indécise. La raison, — en lui, — conseillait d'en rester là : renouer sur le plan de l'amitié seule était impossible et se laisser entraîner plus loin n'était pas prudent. Puis la passivité s'en mêlait : ne valait-il pas mieux demeurer dans son chagrin ? Car l'homme aime à la fin sa souffrance. Peut-être aussi certaines conditions matérielles de la vie intervenaient-elles : personne ne s'affranchit complètement du respect humain et que ne penserait-on pas en les revoyant ensemble ? Mais, par dessus tout, ce qui devait l'inquiéter c'était le contraste entre le passé et l'avenir : retrouverait-il en elle une femme qui satisfasse aussi complètement que naguère les aspirations de son âme ?

Elle lisait ainsi dans le cœur de son ami aussi clairement que dans un livre. Elle comprenait bien qu'il luttait, mais elle voyait également que ses armes étaient faibles.

Les siennes d'ailleurs étaient-elles plus fortes? Certes, elle n'avait jamais jusqu'ici envisagé la possibilité de le rencontrer et de reprendre avec lui le cours de son existence. Mais, femme, elle se laissait un peu emporter par la vie sans songer, d'avance, aux conséquences futures. En un sens, maintenant qu'elle marchait à son bras, il ne lui déplaisait pas de continuer ainsi à vivre côte à côte. Ce serait une nouvelle évolution; et pourquoi celle-ci ne procurerait-elle pas des joies? Cependant elle n'osait s'abandonner encore à cette idée, elle hésitait à entraîner son ami sur un terrain où elle eût été victorieuse, car un autre sentiment persistait dans son âme: celui de la pudeur. L'aurait-elle encore follement désiré, qu'elle n'aurait pas voulu le lui faire comprendre. C'est, en effet, une loi de la nature: l'être féminin est tel, physiologiquement même, que ses sentiments intimes demeurent dérobés à la vue.

Tous deux se taisaient. Non pas qu'à ce moment ils ne savaient pas de quoi parler, — mais ils craignaient la moindre parole.

Un rien eût suffi pour les séparer à jamais, comme un rien pouvait les lier étroitement.

Ils allaient toujours à petits pas autour du temple ruiné, la tête basse, le regard vers la terre, — chacun d'eux replié sur ses pensées.

Le silence devenait pesant. La situation semblait sans issue.

Soudain, le jeune femme poussa un cri.

Elle lâcha brusquement le bras de son compagnon et se recula d'un pas. Sur sa main gauche, qu'elle étendait pour la considérer, un peu de sang giclait à la naissance du pouce, vers la paume.

— Vous êtes blessée? demanda vivement le voyageur.

— Oui, répondit-elle d'une voix assez faible. Je me suis piquée maladroitement en voulant rajuster ma broche.

Il se précipita pour la secourir.

Et spontanément, sans avoir conscience du geste, il l'entoura de ses bras, la soutenant par côté, sa tête près de sa tête, son corps contre son corps, — cependant qu'avec un mouchoir elle étanchait soigneusement le sang de la blessure.





IX

Si l'homme, vers la fin de sa carrière, s'analyse scrupuleusement, il reconnaîtra nettement qu'il n'était créé que pour une seule femme. Une seule, parmi toutes celles qu'il enlaça jamais, produisit jusqu'en ses moindres cellules cette sensation d'attachement profond, d'emprise complète, qui est la conscience du fait de la fusion entière de son être avec un autre être.

Peut-être a-t-il eu peur — et a-t-il fui aussitôt après. Car il a pu comprendre, à la réflexion, une fois la crise passée, tout le bouleversement que cet attachement était susceptible de produire dans sa vie sociale.

Peut-être aussi le hasard l'a-t-il servi et a-t-il éprouvé cette sensation au soir même de ses noces. Alors il aura été un mari heureux. Mais le cas est rare.

Généralement les complications de l'existence

veulent que l'homme s'éprenne pour mille raisons particulières, et d'ailleurs fugitives, — qu'il ait de successifs objets d'amour, — et qu'un jour il se sente, à l'étreinte, solidement lié à l'un de ces objets.

Ce jour-là, il aime ; auparavant il ne faisait que désirer.

Souvent même, l'objet de l'amour est totalement différent de l'objet du désir. Mais peu d'hommes ont jamais eu, de longue avance, l'intuition nette de l'objet qu'ils sont appelés à aimer.

La femme est autrement. L'amour l'enveloppe dans sa violence et la ravit toute. L'amour la dompte et l'asservit. Une fois conquise, elle ne s'appartient plus. Mais, heureusement intuitive à l'excès, elle sent parfois à la vue seule d'un homme, qu'elle pourrait appartenir complètement à celui-là et qu'elle en éprouverait une immense joie.

Aussi, en amour, l'homme est-il lâche et la femme dévouée.

Mais si l'homme, par de successives conquêtes, ne maintient pas sa femme en haleine, celle-ci tôt ou tard lui échappe plus ou moins complètement. L'amour ne se détruit pas facilement dans un cœur d'homme, même par des désirs différents et ultérieurs. Au contraire, il s'atténue progressivement dans un cœur de femme, même sans aucuns désirs distincts.

Que la vie remette en présence l'homme et la femme qui se sont aimés, les cellules de l'homme vibreront au premier contact, — fut-il superficiel, — de toute la souverance de la sensation au cienne ; tandis qu'avant même ce contact, la femme comprendra qu'elle est prête à se donner absolument encore.

Il en était ainsi maintenant de ces deux anciens amants que le fait inopiné d'une insignifiante blessure avait réunis, — au moment précis où chacun d'eux discutait à part soi l'opportunité d'une telle réunion.

Aux effluves de cette chevelure l'âme du voyageur se grisait ; au contact de ce corps souple, sa chair vibrait. C'était l'émoi ineffable, encore imprécis, qui précède le déchainement de la crise du désir.

Elle, — elle se laissait aller doucement au charme du trouble de son compagnon. Elle était dans un bien-être vague, sans pensée définie, mais se sentait déjà prête à s'abandonner.

La minute allait être décisive. Elle était celle où se pose l'éternel problème à la triple solution : Amants ? Époux ? ou rien ?

C'est-à-dire : sur-le-champ ? — avec réflexion ? — ou bien avec sagesse ?

Mais, depuis que, sur cet astre qui roule dans l'infini des cieux pour une raison que Dieu seul connaît, depuis que sur cette Terre à l'évolution

immense et lente, sont apparus les hommes, la solution du problème a toujours été trouvée spontanément.

Et, dans leur orgueil supérieur, les hommes ont pu dire qu'ils l'avaient décidée par leur volonté.

Car, au fond, l'amour n'appartient pas à l'homme. Il est en dehors de lui. C'est le fluide universel qui meut les rouages de la Nature entière, qui rassemble les étoiles et qui construit les corps. Son onde passe et fait vibrer les âmes. Et les âmes s'émeuvent au contact du baiser divin.

Il en fut à ce moment comme toujours.

L'onde, sans doute, passa.

Éperdu, affolé, ivre du parfum de ce corps souple qu'il tient dans ses bras, si près de lui, il se penche, attiré par la nuque blonde qui se tend sous ses lèvres. Et, elle, subjuguée par ce désir qui la charme tout doucement, elle tourne inconsciemment la tête sous la caresse imminente.

Les bouches se rapprochent et se joignent.

Et c'est un baiser long, copieux, profond, — un de ces baisers où l'âme entière se livre, où les cœurs se fondent, où les êtres ne font plus qu'un dans un frémissement général de toute la chair.





X

Cependant la nuit vient. Les masses d'ombre s'accumulent autour des ruines du temple. Au ciel encore livide des dernières clartés de l'ouest deux étoiles brillent déjà : dans le milieu, Jupiter, l'astre éclatant, compagnon accoutumé de nos nuits claires, et dans l'occident Vénus magnifiquement radieuse, prête à suivre le soleil sous l'horizon maritime. Les flots deviennent rapidement obscurs et au lointain un phare subtil apparaît de temps en temps comme une invite répétée vers des rivages hospitaliers.

Les deux amants, enlacés, entament l'éternelle chanson.

Assis sur un tronçon de colonnes, au milieu de ce paysage rétréci, ils goûtent l'échange des confidences d'amour.

Il la tient dans ses bras, étroitement, contre son

cœur. Elle s'abandonne, blottie, intimement, dans son sein.

Un premier baiser en enfante d'autres ; et, d'abord, sans avoir rien à se dire, — l'âme envahie de désirs et emportée par le courant passionné, — ils unissent sans cesse leurs lèvres avides.

Puis il dit :

— Je n'ai cessé de t'aimer. Tu es pour moi la femme, tu es pour moi l'amour. Je te retrouve fortuitement et, vois, je suis toujours ta chose. Mon amour pour toi fut, naguère, soudain et complet : mon cœur l'avait engendré, mon âme s'en était remplie, le temps l'a conservé et les cellules de mon être en ont nourri la mémoire. Je t'aime toujours !

Elle répond :

— Je suis tienne toujours. Le trouble qui est dans mon corps est comme l'émoi qui est dans mon âme, et le désir de mon âme est comme la passion de mon cœur. C'est le miracle de mon amour pour toi !

De nouveau, leurs baisers se confondent, se prolongent, s'éternisent. L'amant se fait caressant, enveloppant, charmeur ; l'amante frémit, égarée, défaillante. Il l'étreint plus étroitement encore ; elle se serre davantage contre lui. Leur pensée se noie dans un flot de sensations imprécises. Ainsi s'accomplit le mystère de la mélodie des âmes dans un accord parfait majeur.

Il dit encore tout bas :

— J'aime ton corps souple à la peau douce et chaude dont le parfum embaume. Mais j'aime encore mieux ton âme si tendre et si aimante.

— O mon ami, reprend-elle, je t'aime et avec mon corps et avec mon cœur et avec mon âme !

— Notre amour, ajoute-t-il, s'épure et s'élève au-dessus des mondes de la Terre, au-dessus des régions des nuages dans l'azur suprême du ciel infini. C'est là qu'il s'épanouit parmi les anges divins, vertus supérieures qui équilibrent l'Univers immense dans une éternelle harmonie d'amour !

— Nous communions, répond-elle, dans le sein même des sources de l'empyrée ! Mon âme est pâmée d'un bonheur ineffable et mon corps chancelle, envahi par un souhait éperdu !

Il conclut :

— Notre union est notre vie. Désormais, comme un radieux flambeau, elle éclairera notre course à travers les hommes, elle dissipera les ténèbres amassées aux lointains de l'avenir. Elle illuminera notre existence jusqu'à l'au-delà de la Terre : elle en sera l'auréole, elle en sera la gloire !

Brusquement alors, l'amante se dégage de son amant et, avec une soudaineté violente, elle l'enlace, à son tour, de ses bras. L'amant, surpris, cède et ploie. Cependant que, dans un nouveau

baiser où la passion s'enfièvre, ils aspirent à pleines lèvres tout l'amour de leurs âmes.

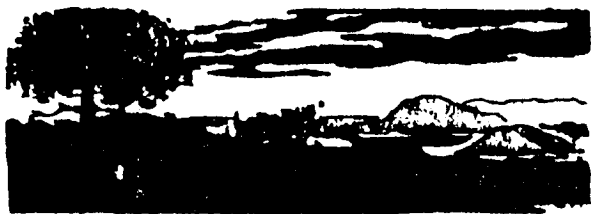
Le baiser s'exalte, s'exaspère — à l'extrême — et finalement les terrasse dans les abîmes humains.

L'amour divin règne en maître sur la créature entière. Et la créature incarne l'amour divin, — comme dans l'Univers créé Dieu se matérialise pour sublimer sa création.

Et c'est la victoire heureuse du présent sur le passé.

C'est le triomphe de l'amour !





XI

Dans la nuit complète on ne distingue plus rien sur la terre. Mais au ciel la broderie étincelante des étoiles se déploie.

Castor et Pollux, jumeaux inséparables, s'inclinent dans les régions occidentales. Procyon rayonne plus loin sous le Cancer aux multiples pattes et la Chèvre du Cocher le considère d'une clarté scintillante. Le Lion s'étale devant la Grande Ourse et son cœur flamboyant darde sa lumière sur l'Hydre qui se traîne à ses pieds. Vers l'est, la Vendangeuse et l'Epi de la Vierge montent lentement, tandis qu'Arcturus et le Bouvier brillent lentement en arrière. Au pôle, la Petite Ourse et la Lyre renversée président avec leur sérénité éternelle au jeu enchevêtré des astres qui évoluent doucement dans une régularité calme. Cependant que, voile léger, jeté d'une

main artiste parmi cet ensemble à la fois harmonieux et confus, la Voie Lactée s'estompe en replis vaporeux.

C'est l'heure où le Taureau se couche, où son œil rougeâtre, avant de disparaître, jette un dernier éclat. Alors, à l'opposé, le Scorpion se montre et son cœur sanglant flamboie d'une lueur farouche.

La colonnade du temple a disparu dans la masse épaisse des ombres opaques. Tout le passé que ces ruines évoquent est maintenant confondu dans l'uniformité des ténèbres.

Tout le passé que ces amants portent en eux se dilue pareillement dans l'obnubilation de la mémoire.

L'évolution s'est accomplie et les voici au seuil d'une vie nouvelle.

L'amante dit alors :

— O mon aimé, je sens bien maintenant que l'amour que j'ai pour toi est profond, éternel. Pourquoi ne l'ai-je pas éprouvé plus tôt ? Pourquoi ai-je naguère conservé, malgré toute ma passion, un égoïsme lâche qui a causé ton malheur ? Je m'en veux, à cette heure, de n'avoir pas su t'aimer, de n'avoir pas compris ma vie et de t'avoir abandonné.

« Vois-tu, alors, c'est l'amour que j'aimais et non toi-même. Tu objectivais mes aspirations confuses et tu les réalisais si bien que je me suis trompée. Il a fallu l'épreuve, il a fallu le cours

du temps pour que je mûrisse à l'amour véritable.

« Car aimer ce n'est pas, ainsi que je le croyais jadis, s'abandonner uniquement à la vie douce et facile dans le transport des sens et l'enivrement de l'âme. Cela c'est aimer l'amour. Mais la plupart des humains ne conçoivent rien au delà.

« Et pourtant, dans cet amour-là, il y a une union, quoique superficielle. Elle ne lie pas absolument les cœurs, mais elle peut être longue parfois et sembler durable quand les amants ont en eux des réserves de forces presque éternelles. Cependant lorsque l'obstacle fatal se présente, l'un d'eux n'a jamais assez de courage pour l'attaquer de front. Alors on dit que la vie est cruelle et qu'elle tue l'amour.

« Non, mon aimé, la vie ne tue pas l'amour. Et je crois même que la mort ne peut rien contre lui. Mais le véritable amour est fait d'autre chose que de sympathie réciproque : il est fait de devoirs librement et agréablement consentis. C'est la substitution complète de la personnalité de chacun des amants à celle de l'autre, c'est la confusion des intérêts intimes, l'abstraction de l'égoïsme, la cohésion des idées, des pensées, des buts.

« Avec cet amour-là on ne vit plus l'un pour l'autre, — on vit l'un par l'autre, ensemble !

« Ah ! savoir aimer ! tout le secret de la vie est là ! Dire que notre humanité chaotique d'aujourd'hui

d'hui relègue l'amour au second plan, — quand l'amour est la force suprême, forte de toutes les forces qui sont en nous et autour de nous, et qu'il est le grand moyen de l'Univers ! Dire qu'on le considère volontiers comme une faiblesse, parfois même comme un ridicule ! Et qu'on le relègue dans la littérature où on l'enterre sous les fleurs, sans le comprendre !

« Mais pourquoi analyser l'amour ? On ne le raisonne pas, on le subit. Vaste et polymorphe comme le monde, il n'a de définition que dans la conscience de chacun.

« Il n'est pourtant le véritable amour, indestructible, que lorsque l'union des amants est complète depuis la moindre cellule de l'un qui vibre à l'unisson de la moindre cellule de l'autre, jusqu'à la plus petite particule de l'âme de la femme qui se modèle sur la plus petite particule de l'âme de l'homme.

« Et le véritable amour n'a pas d'histoire. Car l'histoire n'est que la narration navrante des incertitudes de l'humanité à la poursuite d'aspirations confuses !

« Maintenant, ô mon aimé, notre histoire est finie. Nous avons eu des erreurs heureuses et nous avons été privilégiés, car tant d'autres ont débuté dans la vie par le malheur. Mais le malheur vient toujours. Il a frappé à ta porte et tu as été longtemps plongé dans la douleur.

« J'en ai été la cause et, à cette minute, j'éprouve

un immense chagrin de ce que tu as souffert. Mon âme est tellement ton âme qu'en un instant j'ai senti que tu avais en toi des cicatrices profondes.

« Que veux-tu ? C'est le lot de chacun de porter en son cœur des ruines lamentables. Consolons-nous en pensant que, si on ne relève pas les ruines, du moins elles disparaissent peu à peu pour faire place à d'autres édifices plus beaux, plus stables.

« Mon aimé, pardonne-moi si, jadis, je t'ai occasionné de la peine ; si, ignorante du véritable amour, je n'ai pas compris combien mon éloignement briserait ton cœur ; si, égoïste et cruelle, je t'ai laissé dans la désolation pour courir lâchement dans les bras d'un autre. Combien cela a dû être affreux pour toi ! Maintenant je suis malheureuse de ton malheur et je souffre de ta douleur !

« Pardonne-moi. Je t'aime ! »

Elle se pencha sur son épaule, la joue contre sa joue ; et il sentit une larme qui coulait doucement vers ses lèvres.

Il l'embrassa tendrement sur les yeux pour sécher ses pleurs, et dit simplement :

— O ma femme !



XII

Cette parole fut la dernière qu'il prononça sur le plateau où, dans la nuit sombre, gisaient les ruines du temple inconnu.

En lui, la douleur avait affiné l'âme : et son amour actuel, fait des souvenirs du passé, fortifié par les années de malheur, était plus fort et meilleur que son amour d'antan.

Il pardonnait.

Le véritable amour c'est le pardon absolu.

Les deux amants se dirigèrent vers la mer.

Une clarté soudaine envahissait l'orient des flots et guidait leurs pas. Ils prirent un sentier qui descendait les pentes du promontoire et conduisait à la calanque rocheuse où le canot attendait.



L'embarcation, réparée, était prête à partir, bercée par la lame.

Ils s'embarquèrent.

Aussitôt, à l'est, la lune immense se leva. Astre nouveau, lumineux et amical, il éteignit progressivement les scintillements merveilleux des constellations ; et sa lumière, argentée et calme, envahit le ciel tout entier.

Et, dans ce jour de rêve, sur cette mer unie et miroitante, les deux amants, la main dans la main, muets et souriants, l'âme envahie de bonheur, le cœur en fête, glissaient, rapides et prestes, dans leur canot gracile au moteur ronronnant.

Ils allaient vers la ville prochaine dont le phare intermittent les appelait, ils allaient vers leur vie nouvelle, vers l'éternité de leur amour !

